

532

Jean CAPART

LA
PLACE DE L'ÉGYPTE
DANS
L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

Extrait du *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*
t. XXXVI, pp. 188-214

BRUXELLES
IMPRIMERIE MÉDICALE & SCIENTIFIQUE (S. A.)
34, RUE BOTANIQUE, 34

1923

Bibliothèque Maison de l'Orient



134749

Jean CAPART

LA
PLACE DE L'ÉGYPTE
DANS
L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

Extrait du *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*
t. XXXVI, pp. 188-214

BRUXELLES
IMPRIMERIE MÉDICALE & SCIENTIFIQUE (S. A.)
34, RUE BOTANIQUE, 34

1923

LA PLACE DE L'EGYPTE DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

par M. Jean CAPART.

Il est à peine nécessaire, au début d'une conférence sur la civilisation pharaonique, de souligner l'importance prise, dans les dernières années, par les études égyptologiques. Nous n'avons pas ici à dresser, d'une façon générale, le bilan de l'égyptologie à la fin du siècle qui s'est écoulé depuis la découverte de l'illustre savant français Champollion; il suffira d'indiquer à grands traits quels en ont été les développements récents.

Tout d'abord, le nombre de documents accessibles à l'étude a crû dans des proportions considérables. Partout, aussi bien sur le vieux continent qu'en Amérique, des sociétés se sont constituées en vue d'organiser des fouilles dans la vallée du Nil. Les expéditions qu'elles envoyaient ont soulevé les sables du désert qui recouvraient les monuments antiques, non seulement en Egypte, mais également en Nubie et jusqu'au Soudan. Petit à petit, les musées se remplissent d'objets de collection que l'on compte par centaines de mille; aussi, bien que l'on puisse affirmer qu'on en possède dès à présent la connaissance générale, il faudra que des générations de travailleurs s'appliquent à les étudier avant qu'on les ait exploités d'une manière quelque peu définitive.

Mais, à mesure que le nombre de documents augmentait de la sorte, nous devons constater que les périodes de temps, sur lesquelles pouvaient porter nos investigations, s'étendaient toujours davantage dans le passé.

Il n'est pas nécessaire de rappeler les découvertes relatives à la préhistoire de Haute-Egypte que l'on appelle souvent, trop brièvement peut-être, le préhistorique égyptien. Nous avons eu l'occasion de consacrer, à cet objet, des conférences qui ont été publiées dans

les Mémoires et le Bulletin de la Société (1). Nous y avons indiqué de quelle manière les populations préhistoriques de la vallée du Nil, au sud du Delta, avaient subi l'empreinte de la civilisation pharaonique.

Il y a quelques années, les auteurs étaient unanimes à croire qu'il était possible de surprendre les phases progressives d'un développement continu, depuis le néolithique des nécropoles de Haute-Egypte jusqu'aux premiers monuments historiques des Pharaons. Mais la marche des découvertes oblige à modifier cette vue, et, maintenant, il semble que l'on doive affirmer qu'il n'est pas possible de faire sortir logiquement de la civilisation, révélée par les nécropoles préhistoriques, l'organisation complète et raffinée de l'Égypte sous les Pharaons des premières dynasties.

La conclusion de la conférence du 27 avril 1914 était la suivante : dans le Delta du Nil, se serait développée, pendant des siècles, la civilisation caractéristique des Égyptiens pharaoniques (1*). Certains auditeurs ont peut-être fait la remarque que la phrase par laquelle cette conférence se terminait, présentait une idée qui ne découlait pas nécessairement des faits exposés. La voici : « Ainsi, la recherche des origines de la civilisation égyptienne nous ramène sur les bords de la Méditerranée, qui est la source de notre propre civilisation. L'empire pharaonique ne serait-il donc autre chose que la manifestation du génie européen, véritable anticipation des évolutions ultérieures, tentative d'expansion vers l'Afrique, d'une race qui s'est atrophiée et dégénérée au contact des peuplades africaines ? La poussée civilatrice ainsi avortée reprendra plus tard vers l'occident et s'épanouira merveilleusement sur le sol des civilisations classiques. »

C'était, plutôt qu'une conclusion, l'indication d'une manière d'envisager le rôle du delta dans un ensemble beaucoup plus vaste, où la basse vallée du Nil se trouvait rattachée au bassin méditerranéen.

Après avoir entendu cette conférence, plusieurs personnes ont désiré connaître sur quels documents se fondait cette théorie. La seule réponse possible, lorsqu'il fallait la formuler brièvement, était que, dans l'état actuel des recherches, il fallait la considérer, avant tout, comme une hypothèse de travail, impossible à justifier déjà dans tous les détails, mais dont la vraisemblance pouvait être acceptée sans trop de témérité.

En effet, depuis lors, nous avons eu connaissance de travaux publiés en Angleterre et en Amérique, par Arthur Evans, l'illustre explorateur de Crète, et par J.-H. Breasted, professeur à l'Université de Chicago, dans lesquels ces auteurs exprimaient des opinions analogues à celle qui vient d'être rappelée.

Evans, comme discours présidentiel à l'Association Britannique pour le progrès de la Science, session de Newcastle-on-Tyne, en 1916, avait traité le sujet suivant : « Nouvelles lumières archéologiques sur les origines de la civilisation européenne : ses précurseurs magdaléniens du Sud-Ouest, et le berceau égéen (2). »

Breasted, l'auteur bien connu d'une Histoire de l'Égypte et d'une Histoire des anciennes civilisations, avait fait, en 1919, un discours présidentiel devant la Société orientale à Philadelphie sur : « La place du proche Orient dans la carrière de l'homme et la tâche des orientalistes américains (3). » Vers le même moment, il annonçait la création, à l'Université de Chicago, d'un Institut de recherches orientales dû à la générosité de Rockefeller junior (4). Le fondateur, en allouant une somme de 10,000 dollars au nouvel institut, lui assignait comme tâche « de chercher à reconstituer, aussi complètement que possible, les premiers efforts de l'humanité, s'élevant de la sauvagerie de l'âge de la pierre à travers les étapes successives du progrès, d'étudier la première constitution d'une civilisation, l'histoire des premiers grands Etats civilisés et la transmission en Europe des fondements de cette civilisation dont nous (Américains) avons hérité ».

Breasted, au mois d'avril 1919, avait donné, à l'Académie des Sciences de Washington, deux conférences consacrées aux « origines » de la civilisation (5). Encore, le 3 septembre 1920, il touche le même sujet dans une brochure intitulée : « Nouveau Passé », c'est-à-dire ce passé, nouveau pour nous, puisque, hier encore, il nous était totalement inconnu (6).

Ainsi donc, d'autres se montrent préoccupés de résoudre l'important problème esquissé à la fin de cette conférence de 1914, et en cherchent la solution dans la même direction, avec des divergences de détails. Il semble donc permis de croire que c'est bien dans ce sens qu'on peut espérer que le problème se débrouillera. Serait-il audacieux de faire l'essai d'exposer très simplement, mais aussi clairement que possible, de quelle manière on peut envisager le rôle joué par la civilisation égyptienne pharaonique dans l'histoire générale de la civilisation humaine ?

Il importe cependant de faire sans tarder une réserve préliminaire.

Les matériaux à notre disposition, sont déjà extrêmement nombreux, à tel point que l'on pourrait facilement céder à l'illusion de penser qu'ils sont suffisants pour édifier cette vaste structure. Résignons-nous, au contraire, devant la constatation qu'il nous faudra encore bien des explorations nouvelles, bien des publications de matériaux, récemment arrachés au sol de l'Égypte, ou qui dorment, peut-être inutilisés, dans les vitrines de nos musées. Mais, loin de

nous laisser décourager par cette constatation, nous ressentirons vivement la nécessité de créer une sorte de cadre pour les recherches. L'œuvre achevée, il sera facile de lui en fournir un nouveau, plus convenable.

Un premier résultat est acquis dès maintenant d'une manière incontestable : on a reconnu généralement que la civilisation égyptienne avait atteint un niveau si élevé, qu'il n'est plus exagéré de la considérer comme une civilisation classique. Elle obéit, en effet, à tout un ensemble de règles fixes qui s'imposent sur toute la surface de l'Égypte, elle a des traditions qui servent à d'innombrables générations d'une manière qui nous paraît trop inflexible. Ses origines sont encore bien obscures ; elles se cachent, pour nous, dans un lointain passé. Les plus anciens monuments portant des inscriptions hiéroglyphiques sortent des tombeaux de la première dynastie ; ils nous montrent cette civilisation en possession de son matériel complet. L'écriture, particulièrement, a mis des siècles pour passer des stades de formation jusqu'à son achèvement, sans laisser entièrement tomber le principe originaire de la pictographie tout en adoptant celui du phonétisme, parfois à peu près pur.

Il nous faut donc supposer, avant la première dynastie égyptienne, de nombreuses générations d'hommes, plusieurs dynasties de rois, qui régnèrent séparément sur deux royaumes. Leur réunion par Ménès parut aux Egyptiens d'époque postérieure, comme un événement si important, dans leur histoire, qu'ils l'ont choisi comme le point de départ d'une interminable série de trente dynasties. Il serait tout aussi inexact de faire commencer l'histoire du « Royaume-Uni » au moment où, dans les premières années du XVIII^e siècle, l'Ecosse et la Grande-Bretagne s'unirent définitivement, que de prétendre que l'histoire d'Égypte n'a commencé qu'avec le règne de Ménès, premier roi de la première dynastie. Maspero, dès 1901, écrivait : « J'ai, jusqu'à présent, l'impression que l'Égypte sur laquelle ces vieux Pharaons régnèrent, n'était pas une Égypte en formation, mais une Égypte toute formée et identique, dans ses grandes lignes, à ce que furent plus tard l'Égypte memphite et l'Égypte thébaine (7). »

Il est certain que cette idée a quelque chose de déconcertant pour nos habitudes d'esprit, lorsque nous réfléchissons à la date de cinq mille ans avant notre ère, que Maspero n'hésitait pas à assigner à la première dynastie. Rien, cependant, ne montre mieux la perfection de cette vieille Égypte, que l'étude des transformations de la civilisation au cours des âges. On serait tenté de dire qu'il s'agit plutôt d'une suite de déviations, qui partent toutes d'un même idéal supérieur restauré à plusieurs reprises en des périodes de véritable renaissance.

sance. Après des siècles d'invasions et de dominations étrangères, ou bien encore, après des troubles produits par des rivalités intestines, des rois s'avisent que les grandes règles traditionnelles ont été abandonnées, qu'on ne dessine plus, par exemple, les images religieuses avec la même perfection. Immédiatement, ils se posent en fidèles imitateurs d'un passé vénérable et glorieux et se proclament les restaurateurs des règles établies par les dieux mêmes au temps de leur règne terrestre. On peut citer particulièrement la stèle d'un roi Nefer-hotep qui régnait vers la fin du Moyen Empire (8). En voici quelques passages typiques : « Sa Majesté, s'adressant aux nobles et aux compagnons de sa suite, aux scribes des hiéroglyphes, maîtres de tous les secrets, leur dit : Mon cœur a désiré voir les anciennes écritures du dieu Atoum. Ouvrez, pour moi, une grande enquête... faites-moi connaître le dieu dans sa forme, afin que je puisse le faire fabriquer comme il était autrefois, lorsque les dieux ont créé des statues de leur conseil afin d'établir leurs monuments sur terre. » Cette phrase fait allusion au mythe de la création suivant lequel, lorsque Ptah créa le monde, il façonna, en pierre, en bois, en métal, les corps de tous les dieux, de manière que leur cœur en fut satisfait ; et alors, les dieux descendirent dans ces corps matériels pour résider dans les temples et y recevoir les hommages des humains (9). Le roi Nefer-hotep affirme sa volonté de revenir à ces formes mêmes, telles qu'elles avaient été fixées par le dieu créateur. Les compagnons du roi répondent à son discours : « Que Votre Majesté se rende aux bibliothèques et se fasse montrer tous les hiéroglyphes. » Sa Majesté suivit ce conseil, ouvrit les rouleaux en compagnie des gens de sa suite, et dit : « Je veux faire Osiris conformément à ce que Ma Majesté a vu dans les rouleaux. Puissé-je faire ses monuments comme ils étaient au commencement... »

Peut-on affirmer plus clairement que, pour les Egyptiens, au début de leur civilisation, avait existé cet âge d'or où toute perfection était atteinte déjà et qu'il suffisait de copier servilement pour restaurer la prospérité dans l'Egypte troublée par les guerres et les révolutions ?

Pour nous, par conséquent, le développement de la civilisation égyptienne ne doit pas s'exprimer graphiquement par une ligne, qui s'élève et s'abaisse successivement d'une allure continue, mais plutôt par des lignes indépendantes l'une de l'autre, qui partent d'un même niveau, ont chacune une marche différente, et dont l'interruption soudaine ne s'explique que parce qu'un nouveau mouvement doit s'inscrire en repartant de ce même niveau initial. La ligne décrivant la lente progression des origines à ce point ne pourrait s'établir que par la découverte de documents qui jusqu'à présent nous restent totalement inconnus.

Mais, laissant de côté ces considérations d'ordre théorique, portons notre attention sur les « réalisations égyptiennes ». Peu importe, en ce moment, de savoir à quelle étape chronologique les Egyptiens ont, pour la première fois, créé tel ou tel type de monument. Nous constatons son existence à une époque déterminée; ne déclarons pas trop vite pour cela que les Egyptiens ne le connaissaient pas antérieurement. Voici un exemple caractéristique : on vient de publier les bas-reliefs de la nécropole du Moyen Empire à Meir. Parmi les scènes qui représentent la fabrication de canots en papyrus, on peut voir un ouvrier qui, dans une attitude compliquée, mais cependant surprenante d'exactitude, pèse de tout son poids sur un câble qu'il s'agit de serrer étroitement (10). Voilà, dira-t-on, la découverte d'un dessinateur habile qui, au Moyen Empire, a trouvé une manière ingénieuse de camper son personnage. Mais le hasard d'une recherche pourrait faire ouvrir l'une ou l'autre publication où l'on constaterait que la même pose a déjà été reproduite par les dessinateurs de la nécropole de Gizé ou de Sakkara à la IV^e ou à la V^e dynastie (11).

En architecture, les Egyptiens ont posé et résolu la plupart des grands problèmes de la construction et de la décoration. La brique, simplement séchée au soleil, est déjà d'un usage fréquent avant la première dynastie; on s'en sert de bonne heure pour construire des voûtes en plein-cintre. On connaît, au moins, dès la XVIII^e dynastie, des coupoles de briques sur pendentifs (12). La pierre est travaillée avec une précision extraordinaire; aux grandes pyramides de Gizé, les blocs de granit, d'un poids considérable, sont assemblés avec une exactitude telle que l'on a pu dire, sans exagération, qu'on ne glisserait pas un cheveu dans les joints. Et que dire de l'emploi, dans certains édifices, comme au temple de la pyramide de Chéphren, de blocs de granit dont l'un pèse jusque 425,000 kilogrammes et qu'on a dû nécessairement transporter depuis des carrières distantes d'environ 800 kilomètres (13) ?

Les colonnes et les piliers montrent des formes multiples, remarquables par leurs proportions, leur élégance, leur variété. La cour du temple de Sahoura, avec son portique à colonnes ornées de palmes, rappelle à l'esprit les atriums classiques (14). Il est impossible de considérer les portiques à chapiteaux floraux composites des grands temples de basse époque, sans être charmé de l'ingéniosité que les architectes ont mise à varier les types. Les colonnes et les piliers polygonaux ne trouvent pas seulement leur emploi à l'intérieur des édifices. Tout le monde connaît le portique de Beni Hasan où les supports rappelaient d'une manière si inévitable les belles ordonnances de l'ordre dorique que Champollion n'hésita pas à parler des piliers *protodoriques* de Beni-Hasan (15).

Le même type est employé au temple de la XVIII^e dynastie, à Deir el Bahari, et des voyageurs non avertis appellent volontiers « temple grec » le portique et le vestibule d'Anubis, construits sous le règne de la reine Hatshepsout (16). Le petit temple d'Aménophis III, à Elephantine, malheureusement détruit dans les premières années du XIX^e siècle, nous avait conservé, en pierre, un édifice périptère. Plusieurs documents permettent d'assurer que cette disposition architecturale était d'un usage fréquent en Egypte.

Ce sont également les architectes égyptiens qui développèrent les salles hypostyles à plusieurs nefs dont les plafonds se trouvent à des niveaux différents, les nefs centrales étant plus élevées que les nefs latérales. C'est vraiment en Egypte que fut créé le type basilical. Il est à peine nécessaire de rappeler ce que fut la fameuse salle hypostyle de Karnak, avec ses colonnes centrales d'un diamètre égal à celui de la colonne Vendôme.

Dans un ouvrage récent de W. R. Lethaby, intitulé « Introduction à l'histoire et à la théorie de l'art de bâtir », près de cinquante pages sur deux cent cinquante, sont consacrées à l'Egypte. Cette partie de l'œuvre se termine par les lignes suivantes : « J'ai l'intention de montrer quelle part a été apportée à l'architecture universelle par les diverses civilisations qui, successivement, ont apparu et se sont évanouies. S'il fallait l'indiquer pour l'Egypte, je devrais, en fait, reprendre tout ce que je viens de dire, car l'architecture est, en grande partie, un art égyptien (17). »

En sculpture, il suffirait d'évoquer l'image de quelques chefs-d'œuvre pour convaincre tout observateur consciencieux que les Egyptiens ont atteint la perfection. Le fameux Cheikh el Beled, du Caire, la Nofrit de Meidoum et sa rivale de la collection Carnarvon (18), nous montrent, au commencement de la IV^e dynastie, un type de beauté saine et robuste qui a été rarement dépassé. Le buste de reine trouvé à Tell-el-Amarna, dans l'atelier du sculpteur Thoutmès, nous révèle, à la XVIII^e dynastie, une conception du beau toute différente et dont la réalisation idéale s'appuie cependant sur une étude précise de la nature (19).

L'élégance et la souplesse de la figurine découverte par Legrain dans la cachette de Karnak et qui nous montre Ramsès II, présentant une offrande au dieu Amon, suffirait à elle seule pour renverser toute les opinions sur la raideur égyptienne (20).

L'époque saïte (VII^e siècle avant notre ère), nous a donné quelques statues de prêtres qui témoignent, principalement dans le modelé des têtes, d'une science et d'une virtuosité sans égale, dans des pierres que leur dureté aurait dû faire rejeter à jamais pour un travail minutieux.

Si nous portions notre attention sur le dessin et la peinture, nous aurions l'occasion de faire des remarques analogues. Il suffira, en ce moment, de nous arrêter quelques instants au problème des hiéroglyphes. Dès le commencement de la première dynastie, l'évolution de l'écriture, depuis la pictographie jusqu'au phonétisme, avait eu le temps de s'accomplir entièrement. Un hiéroglyphe qui représente un animal n'est pas une image quelconque de celui-ci, telle que pourrait la faire un dessinateur, choisissant son point de vue à sa guise; c'est, au contraire, une forme déterminée et fixée qui ne pourra plus se modifier parce qu'elle est devenue un signe d'écriture. Un examen sommaire des hiéroglyphes permet de surprendre toute une série de conventions artistiques. Les animaux, comme les personnages, comme les objets de toute espèce, sont dessinés en silhouette, mais avec certains rabattements sur le plan principal. Les cornes du taureau seront dessinées comme si elles étaient vues de face. L'hirondelle, finement silhouettée, a sa queue, si caractéristique, dessinée de face (21). Ce sont là des procédés de descriptive plutôt que de perspective. Champollion avait remarqué déjà que les Egyptiens avaient évité plutôt qu'ignoré la perspective. Ces règles sont à la base du dessin des hiéroglyphes et c'est pourquoi nous devons nous demander si l'écriture aurait donné naissance à l'art ou plutôt si l'art, pratiqué chez les Egyptiens pour des motifs magiques, leur a fourni la possibilité d'inventer une écriture pictographique. Qui oserait douter que la seconde hypothèse seule mérite de retenir l'attention? Il fallait savoir dessiner, d'abord, avant de songer à fixer ses idées par des images graphiques.

Quelques remarques générales, au sujet des métiers, peuvent avoir également leur importance. Dès la première dynastie, les Egyptiens sont en possession d'armes et d'outils métalliques. On peut même démontrer que l'évolution des couteaux en silex des indigènes de la Haute-Egypte ne trouve une explication rationnelle que dans le fait qu'ils copiaient les instruments métalliques de leurs voisins (22). Nous savons que c'est dans le Sinaï que les Egyptiens allaient chercher le cuivre. Un roi de la première dynastie a laissé dans le Ouady-Magarah un grand bas-relief célébrant sa victoire sur les Bédouins de la péninsule sinaïtique (23).

Mais en même temps que celle du métal, les Egyptiens avaient fait une autre découverte: l'émail et le verre. Déjà les tombes préhistoriques de Haute-Egypte révèlent des colliers de perles émaillées, ou même en verre. Le musée d'Oxford possède un morceau de bois, fragment d'un coffret décoré d'incrustations de verre bleu semi-transparent, découvert par Amélineau dans un tombeau d'Abydos de la première dynastie (24). Les bijoux d'une reine de la même époque

comprennent des blocs de verre bleu-turquoise d'une qualité excellente. Le professeur Newberry a donné des raisons de croire que l'origine du verre doit être recherchée vers le pays des Libyens. Chose curieuse, le nom égyptien du verre est *tehent*, dérivé du nom de *Tehenou*, le pays des Libyens, au nord-ouest du delta, là où, jusqu'à l'époque romaine, on exploitait de grandes verreries dont on retrouve actuellement encore les ruines et les déchets de fabrication (25).

Au point de vue de la technique, il y aurait bien des choses à signaler. Nous sommes toujours surpris de la manière dont les Égyptiens se tiraient des difficiles problèmes de mécanique à résoudre pour transporter des colosses, pesant plus d'un million de kilos, ou pour extraire des carrières des paires d'obélisques gigantesques, que les rois érigeaient parfois au milieu de constructions déjà existantes. Mais il faut bien reconnaître que toutes les études publiées à ce sujet n'ont réussi qu'à poser les données du problème, sans nous en fournir la solution claire (26).

En matière scientifique, les Égyptiens nous ont laissé des livres d'anatomie et de médecine, qui ne nous apprennent évidemment rien, mais qui auraient pu servir de guides précieux il y a bien peu de siècles. On y trouve, très clairement indiquée, la circulation du sang dans des vaisseaux qui partent du cœur; des diagnostics indiquent qu'on avait reconnu la relation entre la température du corps et la précipitation des battements du pouls (27). On vient de nous montrer qu'ils possédaient des instruments assez précis pour calculer les heures, au moyen d'horloges hydrauliques, ou par l'examen de la longueur ou de la direction des ombres. Ils avaient établi, avant la première dynastie, le calendrier de 365 jours; ils divisaient le cercle en 360 degrés; ils possédaient des tables pour calculer la position des étoiles (28).

Dans le domaine religieux, leur pensée s'était appliquée à ramener à des systèmes de théologie les conceptions multiples des religions locales. Les groupements des dieux par triades, neuvaines, ogdoades, ont nécessité un travail intense de combinaison, dont tous les éléments devaient être minutieusement calculés. Quelques esprits ont cherché parfois des synthèses plus vastes, comme on le voit dans le texte cité par Maspéro, où le dieu dit de lui-même: « Je suis un qui deviens deux, je suis deux qui deviens quatre, je suis quatre qui deviens huit, je suis un après celui-là (29). » Un texte théologique du British Museum, connu par une copie de basse époque, mais qui nous est présenté comme la reproduction d'un rouleau très ancien retrouvé par le roi éthiopien Shabaka, nous expose un système fort intéressant (30). Une des formes du dieu Ptah, le grand démiurge

memphite, est appelée le cœur et la langue de l'ennéade. Ce dieu se dédouble en deux entités : le *dieu-cœur* qui est Horus, et le *dieu-langue* qui est Thot. Horus et Thot créent le monde par la pensée, qui émane du cœur, et par la voix, qui émane de la langue. De tels systèmes supposent un très haut développement de la pensée philosophique. On pourrait constater, d'autre part, combien les Egyptiens étaient sensibles à la beauté littéraire. Ils possédaient des classiques qui servaient de base à l'éducation des jeunes scribes, qui les copiaient dans les écoles, afin de s'imprégner de leur esprit. Des écrits rédigés quarante siècles avant notre ère servaient encore à la formation des écoliers plus de vingt siècles après.

Ces diverses remarques paraîtront peut-être suffisantes pour nous affirmer que, cinquante siècles avant notre ère, les Egyptiens étaient en possession d'une grande et puissante civilisation, dont personne ne contestera plus ni la splendeur, ni la perfection. Mais, objectera-t-on, elle est malheureusement restée toujours enfermée dans d'étroites limites géographiques, elle n'a pas rayonné, elle n'a pu exercer d'influence sur le monde extérieur. Bien au contraire, plus les découvertes apportent des matériaux nouveaux, et plus nous sommes forcés de constater la complexité des liens qui unissaient les diverses parties du monde antique. Déjà de vieilles tombes préhistoriques nous montrent des colliers, auxquels sont attachés, comme ornements, des coquillages qui viennent des mers orientales (31). De très bonne heure, et à toutes les périodes de l'histoire, nous voyons les Egyptiens entreprendre des expéditions militaires et commerciales vers les régions étrangères. Nous pourrions déjà le deviner, à priori, rien que par l'étude des tableaux ethnographiques ou des listes géographiques conservées sur les monuments. Un des plus curieux exemples que l'on puisse citer se trouve dans les tombes royales du nouvel empire à Thèbes (32). Le dieu Horus y est figuré comme le pasteur des quatre grandes races humaines, qui sont : les Egyptiens, les Asiatiques, les Nègres et les Timihou ou Libyens. Dans une lettre remarquable de Champollion, datée de la Vallée des Rois, le 26 mai 1829, voici ce qu'écrivait l'immortel savant : « Les trois derniers ont la teinte de peau que nous nommons couleur de chair ou peau blanche de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement voussé, les yeux bleus, barbe blonde ou rousse, taille haute et très élancée, vêtus de peaux de bœuf conservant encore leur poil, véritables sauvages tatoués sur diverses parties du corps. » Champollion y reconnaît « les Européens, qui à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans ce monde... Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban el Molouk, d'y trouver des sculptures qui pourront servir de vignettes à l'histoire des habitants primitifs

de l'Europe, si on a jamais le courage de l'entreprendre. Leur vue a toutefois quelque chose de flatteur et de consolant, puisqu'elle nous fait bien apprécier le chemin que nous avons parcouru depuis (33). »

A côté de tableaux ethnographiques de ce genre, il en existe d'autres qui montrent jusqu'à quel point la nomenclature géographique avait été développée. Thoutmès III, dans les listes géographiques du temple de Karnak, énumère trois cent cinquante neuf noms de peuples du Nord et deux cent soixante-neuf de peuples du Sud (34). Si un grand nombre d'entre eux peuvent être identifiés et replacés exactement sur la carte, plus de la moitié encore résistent aux tentatives de détermination.

On pourrait donner des extraits de la littérature égyptienne montrant que les récits de voyage avaient de la vogue dans la vallée du Nil. Dans un conte qui retrace les aventures d'un naufragé, rédigé avant l'époque de la XVIII^e dynastie, on lit, dès les premiers mots, ce qui suit : « Or, je te ferai le conte d'une aventure semblable qui m'est arrivée à moi-même, lorsque j'allai aux mines du Souverain, et que je descendis en mer sur un navire de cent cinquante coudées de long sur quarante coudées de large. Il portait cent cinquante matelots de l'élite du pays d'Égypte, qui avaient vu le ciel, qui avaient vu la terre et qui étaient plus hardis de cœur que des lions. Ils avaient décidé que le vent ne viendrait pas, que le désastre ne se produirait pas, mais le vent éclata tandis que nous étions au large, et, avant même que nous eussions joint la terre, la brise fraîchit et elle souleva une vague de huit coudées... (35). » Ce qui suit importe peu, mais l'esprit de ce début nous montre des gens pour qui l'aventure était monnaie courante, des Égyptiens dont le cœur, pour affronter les périls des voyages lointains, était « plus fort que celui des lions ». Cet éloge pourrait s'appliquer sans aucun doute à ces princes d'Éléphantine qui racontent, dans les inscriptions de leurs tombeaux, leurs expéditions lointaines vers les régions du Haut-Nil. Ils nous rappellent, entre autres choses, comment ils ont ramené, pour plaire au roi d'Égypte, un nain, dont la danse caractéristique devait lui servir d'amusement. Nous constatons qu'ils rencontrent des Libyens qui descendaient vers le Sud, le long du cordon d'oasis, à peu près parallèle au Nil (36). Ces Libyens étaient les proches voisins de l'Égypte à l'ouest et, à toutes les époques, nous voyons les rois d'Égypte contenir les mouvements de ces populations qui cherchent à se jeter sur la vallée du Nil. Ed. Meyer a noté que les ressemblances des Libyens et des Égyptiens sont très remarquables et qu'on peut en déduire que les ancêtres de ceux-ci, ou au moins l'élément qui parvint à conquérir le pouvoir en Égypte, devaient appartenir à un tribu libyenne, à peine différente de ses voisins occi-

dentaires du désert, tribu qui aurait pénétré dans la vallée du Nil (37). Sous la cinquième dynastie, au temple de la pyramide du roi Sahoura, un bas-relief nous permet d'assister au dénombrement du butin fait sur les Libyens (38). A la partie supérieure du tableau, la déesse Seshat, chargée de la rédaction des annales de l'empire, inscrit le compte des prisonniers. Les princes et princesses de Libye sont représentés en adoration devant le roi d'Egypte. Hommes et femmes ont, à la partie antérieure du pagne, une sorte d'étui, que l'on identifie parfois avec le fourreau phallique, porté par plusieurs populations du nord-est de l'Afrique. Dans certains cas, on pourrait croire qu'un étui semblable est attaché au collier et pend sur la poitrine (39). Au Moyen et au Nouvel Empire, les rois d'Egypte font des expéditions en Libye. Sur les bas-reliefs de Sési I^{er}, les ennemis vaincus sont représentés de la même manière qu'aux vieux temples de la cinquième dynastie. Dans les tableaux des tombeaux des rois, on retrouve encore le fourreau, mais sous une forme atrophiée.

Vers la fin du Nouvel Empire, sous Ménéphthah et Ramsès III, l'Egypte est deux fois envahie par les Libyens, associés aux peuples de la mer, et la violence de leurs incursions est telle que la puissance égyptienne est mise en péril. A la XXII^e dynastie, des chefs libyens établis à Héracléopolis, à l'entrée du Fayoum, fondent la dynastie bubastite. Ce sont également des princes libyens qui, vers la même époque, remontent le Nil et constituent à Napata le royaume d'Ethiopie, qui va donner à l'Egypte sa vingt-cinquième dynastie (40). Ainsi donc, les voisins occidentaux de l'Egypte, lorsqu'ils s'établissent dans des conditions favorables, s'élèvent rapidement en civilisation, tandis que leurs congénères demeurés au désert, semblent condamnés à l'immobilité (41).

Si nous portons maintenant nos regards du côté de l'Asie, nous pourrions citer un grand nombre de monuments, mais faute de temps, il faudra bien nous contenter de quelques exemples typiques. La Pierre de Palerme conserve déjà le souvenir d'une expédition en Asie à la première dynastie (42). Des vases, vraisemblablement originaires d'Asie, se trouvent dans des tombeaux de la même époque (43). Au Moyen Empire, au Nouvel Empire, des tombeaux nous montrent des Asiatiques apportant leurs tributs en Egypte. Une peinture d'un tombeau de Thèbes donne l'image des vaisseaux phéniciens abordant dans un port égyptien (44). Des femmes syriennes descendues à terre viennent au marché et discutent avec les égyptiennes, tandis que l'on s'occupe de débarquer du bétail venant de Syrie. Les échanges commerciaux ont été fréquents, semble-t-il, et les découvertes des dernières années ont prouvé qu'ils ont commencé de très bonne heure. La Pierre de Palerme a consacré le souvenir d'une expédition

d'où l'on avait ramené quarante bateaux de cèdres (45). Au temple de Sahoura, on peut voir l'image de bateaux égyptiens de haute mer, revenant d'Asie, ramenant des Asiatiques, hommes et femmes (46). Au-dessus de quelques Egyptiens, faisant partie de l'équipage, se trouve un mot qu'on a traduit récemment par « interprète » (47). Sethe nous a montré que sous l'Ancien Empire on avait donné aux grands bateaux égyptiens un nom dérivé de celui de la ville de Byblos, sur la côte syrienne (48). Grâce aux détails précis du bas-relief de Sahoura, un spécialiste en constructions navales a pu reconstituer très minutieusement ces premiers bateaux de haute mer de la Méditerranée (49). Breasted a même calculé combien de temps il fallait pour se rendre ainsi, d'Egypte, à Byblos, ou dans l'île de Chypre, ou en Crète, ou dans les îles de la mer Egée (50). En effet, dans tous ces pays, le hasard des découvertes a fait retrouver des antiquités égyptiennes d'époques diverses (51).

Pour la Crète, particulièrement, les fouilles des dernières années ont montré si clairement l'influence du contact avec les Egyptiens, que Arthur Evans pouvait écrire ce qui suit : « Il est intéressant de noter que la première impulsion féconde vint, à la Crète, de l'Egypte. L'impression d'un facteur très actif est si forte, que même la possibilité de quelque émigration de l'ancien élément égyptien en Crète ne peut plus être exclue. Mes recherches récentes m'ont de plus en plus convaincu de l'intime communauté qui unit la Crète minoenne et le pays des pharaons. Pour qui se rend compte de la grande dépendance de la civilisation grecque classique postérieure à l'égard de ses prédécesseurs minoens, toute l'importance de cette conclusion apparaît clairement. L'ancienne Egypte elle-même ne peut plus être considérée comme un facteur isolé dans l'histoire de l'humanité. Ses influences se révèlent dès le berceau de notre propre civilisation (52). » Breasted illustre ces rapports par quelques rapprochements frappants : vases en pierre crétois et égyptiens ; signes hiéroglyphiques des deux pays ; ressemblance frappante des Keftiu des tombeaux égyptiens et des Crétois des fresques de Cnossos ; identité entre les motifs décoratifs de plafonds égyptiens et du plafond de la tombe d'Orchomène en Grèce continentale (53). Déjà en 1902, Pottier, dans son exposé des premières découvertes de Crète, écrivait : « Si l'on n'ouvre pas la porte toute grande aux enseignements de l'Orient, le problème mycénien me semble voué à une perpétuelle obscurité, car, quoiqu'on fasse, si puissant qu'on suppose le génie des peuples préhelléniques, on ne fera jamais sortir logiquement du système ornemental, ni de la plastique européenne des chefs-d'œuvre comme les vases de Vaphio ou les fresques de Cnossos. L'hiatus est énorme ; il faut quelque chose pour le combler. Tous les éléments historiques, géographiques,

artistiques, s'accordent pour montrer comment la suture s'est faite. Elle se fera de la même manière, après le moyen âge dorien. La sculpture grecque eut peut-être été incapable de sortir des pénombres où elle restait plongée depuis trois siècles, si au temps de Psammétique et de Sennachérib, l'Égypte et l'Asie, pour la seconde fois, n'étaient venues donner le branle aux idées et stimuler le génie européen (54). »

Si l'on voulait se rendre compte du niveau de l'art de la Grèce après ces invasions doriennes, dont le contre-coup s'était fait sentir jusqu'aux portes de l'Égypte par les attaques des peuples de la mer sous Ménéphthah et Ramsès III, et qui produisirent ce moyen âge dont parle Pottier, il suffirait d'examiner quelques-uns de ces grands vases, du genre dit du Dipylon. La vue de ces décors géométriques, de ces représentations gauches et maladroitement d'hommes et d'animaux, révélerait, comme en un éclair, le caractère profond des perturbations que produisirent dans le monde égéen les invasions de barbares, destructeurs de la civilisation minoenne. A la même époque, l'Égypte entra dans cette période que l'on appelle la Renaissance saïte. Les rois de la XXVI^e dynastie venaient de secouer le joug étranger et reprenaient avec ferveur les traditions des grandes époques. En art, leur imitation des modèles de l'Ancien Empire était si parfaite, qu'on a le droit de douter de la date de certains monuments. Les plaquettes en ivoire de Mac Gregor ont été signalées par Maspero comme étant de l'Ancien Empire (55). Récemment, on a pu confirmer les doutes émis au sujet de cette attribution, en démontrant, grâce à une particularité grammaticale, que les plaquettes appartenaient à l'empire saïte (56). Il suffit également de comparer une statue de Ranofir de la IV^e dynastie à un Hor fils de Psammétique, pour voir jusqu'à quel point la copie est parfaite (57). Ce sont de telles statues qui ont servi de modèles aux premiers sculpteurs grecs du VII^e siècle avant notre ère. L'Apollon de Ténéa a certainement été inspiré par une statue égyptienne (58).

Nous savons en effet que sous la XXVI^e dynastie les Grecs pénétrèrent librement en Égypte; ils fondent des établissements dans le Delta, à Naucratis et à Daphné. Marchands et voyageurs entrent en contact direct avec la civilisation pharaonique, particulièrement à partir de 600 avant J.-C. (59). « Les voyages de Solon, d'Hécateé, d'Hérodote et de Platon viendront immédiatement à la mémoire du lecteur. Rappelons-nous qu'à l'époque dont nous parlons, un citoyen grec aurait pu traverser entièrement Athènes ou Ephèse en cinq ou six minutes et qu'il n'existait pas une seule cité grecque qu'on n'aurait pu traverser de part en part en dix minutes. Lorsque des Grecs visitaient pour la première fois l'Orient, tous les édifices de leur pays, y compris les temples, étaient en briques séchées au soleil avec des

supports en bois. En guise de statues, on se contentait d'une tête de bois surmontant un pieu drapé d'étoffe (60). » Partout en Egypte, ils devaient rencontrer les monuments gigantesques, aux colonnades majestueuses, abritant un peuple de statues et dont les parois montraient d'innombrables scènes sculptées et peintes. Il n'est donc pas étonnant de constater que des Grecs se faisaient « naturaliser égyptiens ». Le musée de Leiden possède un sarcophage de pur style égyptien, daté du VI^e siècle avant notre ère. Les inscriptions rituelles en hiéroglyphes sont faites au nom d'un personnage appelé « Apriès dans l'horizon ». Jusqu'ici, rien ne montre qu'il ne s'agit pas d'un Egyptien de vieille souche; en un endroit, nous lisons cependant que son père était Aleksiclès et sa mère Senodotè (61).

Peut-on s'étonner, après avoir fait de telles constatations, de relever des analogies de formes entre l'architecture grecque et l'égyptienne ? On a pu comparer les piliers polygonaux de Beni Hasan et de Deir el Bahari aux colonnes doriques; on rapproche les chapiteaux dactyli-formes de Sahoura d'un chapiteau trouvé à Pergame (62); Puchstein a montré la filiation entre les colonnes florales égyptiennes et les colonnes ioniques (63).

Si l'on n'admettait pas la réalité de ces emprunts, comment expliquer que c'est précisément vers le VI^e siècle que « le génie des Grecs, presque soudainement, à ce qu'il semble, s'émancipe de l'esclavage de la tradition et franchit les bornes dont les nations de l'Est et de l'Ouest s'étaient contentées jusqu'alors, pour s'élancer dans la carrière de l'idéal d'un effort libre et audacieux » ? Percy Gardner (64), en même temps, rappelle avec Brunn que « les artistes grecs ont emprunté aux sources orientales et mycéniennes les lettres qu'ils allaient employer, mais ils s'en servirent pour épeler les idées qui étaient propres à leur nation ».

Les recherches d'Edmond Pottier ont permis de préciser la chose d'une manière plus complète pour le problème du dessin. Après avoir relevé des fautes de dessin identiques dans les représentations des vases à figures noires et sur les monuments égyptiens, l'auteur se pose la question suivante : « Comment expliquer que deux races d'artistes, si bien doués pour les arts du dessin, si bons observateurs de la réalité, aient commis identiquement les mêmes fautes et les aient répétées tant de fois ? Il y a là une sorte de « loi d'erreur », englobant le dessin archaïque de l'Egypte et de la Grèce, et à cette loi d'erreur il faut trouver une explication très simple et très générale, s'appliquant à tous les cas qui se présentent. » E. Pottier constate que c'est à partir de la seconde moitié du VII^e siècle que les vases grecs adoptent tous la même méthode de peinture, à une époque où se produisent précisément, comme nous l'avons dit, les

contacts de l'Égypte et de la Grèce. L'auteur rappelle ensuite « le texte de Pline, si souvent cité et si controversé, sur le début de la peinture en Grèce : « Les Egyptiens affirment (mais cette affirmation n'est évidemment qu'une fanfaronade) que la peinture fut inventée par Philoclès l'Égyptien ou par Cléontès de Corinthe ». Il faut lire en détail l'argument du savant archéologue français, démontrant que le procédé de dessin par ombre portée a été transmis par les ateliers grecs d'Égypte à ceux des îles et du continent; ce qui lui permet de conclure en disant : « La peinture grecque du VII^e et du VI^e siècle présente, avec la peinture égyptienne, les plus étroits rapports : 1^o procédé de l'ombre portée, amenant les mêmes fautes ou les mêmes conventions; 2^o coloris général en teintes plates, où le ton rouge domine; 3^o façon de distinguer les sexes, en donnant un ton plus clair aux femmes; 4^o manque absolu de perspective, projection de tous les personnages et de tous les objets représentés sur un plan unique (65). » Il ne serait pas malaisé de démontrer que les doctrines philosophiques et religieuses ont pris le même chemin que les procédés artistiques ou les produits de l'industrie. « Elles se répandirent sur le monde, dit Maspero, et, quand elles ne s'expatrièrent pas d'elles-mêmes, les étrangers vinrent les recueillir sur le sol natal. Plusieurs des savants, des philosophes et des théologiens de la Grèce voyageaient alors en Égypte, et les notions qu'ils rapportèrent eurent parfois grand succès : ce qui était vieux et banal au bord du Nil put paraître souvent original et nouveau dans les cités de la mer Egée ou du littoral ionien. C'est le temps où les doctrines orphiques prévalurent; c'est celui, sans doute, où les mystères d'Eleusis assumèrent la forme que nous leur connaissons et que M. Foucart a expliqué si heureusement (66). »

Vraiment, lorsque l'on considère le rôle joué par l'Égypte dans le développement de la civilisation, de la Crète d'abord, puis de la Grèce, on ne peut contester la doctrine exposée par Evans dans son discours de Newcastle, en tête duquel il avait écrit : *Et quasi cursores vitā lampada tradunt* (*Et comme des coureurs, ils se passent de main en main le flambeau de vie*).

Ce qui précède a montré, semble-t-il, que l'Égypte, non seulement a tenu fermement, et pendant des siècles, l'éclatant flambeau de la civilisation, mais qu'elle l'a, de plus, transmis deux fois au monde méditerranéen, et par là au monde européen.

Ainsi donc, se trouverait résolu le problème de la transmission de la civilisation depuis le cinquantième siècle avant notre ère jusqu'aux siècles de splendeur de la Grèce hellénique. Mais on voudrait voir plus loin encore dans le passé, et remonter aux sources mêmes de la civilisation égyptienne. La prudence commanderait, peut-être, de

nous arrêter ici. Mais les sensationnelles découvertes des dernières années nous ont fait entrevoir une lumière qui brille d'un éclat surprenant au milieu de l'obscurité des âges paléolithiques. La tentation est vive de suivre Evans dans son hypothèse audacieuse et de montrer que, là aussi, comme plus tard, le foyer ne s'est pas éteint sans que des coureurs aient transmis la torche qui devait permettre d'en rallumer un nouveau.

Inutile de se dissimuler que, pour aborder ce sujet, il faudrait être expert en de multiples matières : anthropologue, préhistorien, ethnographe, zoologue, etc. Mais la complexité d'un problème est-elle une raison pour n'oser jamais l'aborder, en s'appuyant sur les recherches des spécialistes ? Evans, après bien d'autres, nous parle de ces fresques primitives, de ces gravures admirables, relevées sur les parois des grottes du sud-ouest de la France et d'Espagne. Les animaux des grottes de Combarelles, de Font de Gaume, d'Altamira, d'un style identique à celui que nous avaient montré les ivoires gravés, « révèlent non seulement une complète maîtrise du dessin naturel, mais aussi d'extraordinaires ressources techniques ». Et cela, « à une période que les estimations les plus modestes placent quelque dix mille années avant les plus anciens monuments de l'Égypte ou de la Chaldée... » (67). On voudrait évidemment pouvoir « établir le pont » ; mais la lacune est immense et difficile à combler. Dans son récent ouvrage sur les hommes fossiles, M. Boule (68) a cependant cherché une liaison entre les hommes fossiles et les hommes actuels ; il veut saisir « les deux bouts de la chaîne ». Quand il décrit les hommes de l'âge du renne, auxquels on doit les œuvres d'art des cavernes, il les montre en possession de caractères « assez uniformes pour que certains anthropologues soient portés à les grouper sous l'appellation commune de *race de Cro-Magnon* » (69). Ce sont des dolicocéphales dont on a signalé les affinités, entre autres avec les Basques, les Kabyles et les Guanches (70). Ils se seraient constitués dans la région méditerranéenne de l'Afrique et largement développés dans l'Europe occidentale et méridionale. De nos jours encore, l'*homo mediterraneus* des contrées européennes est un produit du Midi ; il se rattache au bloc des dolicocéphales bruns qui occupe l'Afrique du Nord, une grande partie de l'Asie antérieure, les rivages de la Méditerranée » (71). On le rattache aux Cro-magnons aurignaciens, dont l'industrie paraît être d'origine africaine. « Il faut attribuer à l'*homo mediterraneus* les vieux peuples de l'Afrique du Nord : Égyptiens, Libyens ; et aussi les Phéniciens, les Pélagés, les Egéens, les Etrusques, les plus anciens Ligures, les Phocéens de Marseille, les Ibères » (72). Boule rappelle l'opinion de Sergi affirmant que les

Egyptiens anciens, identiques aux Libyens, ne sont qu'une branche de la famille méditerranéenne, dont les populations répandues depuis l'Égypte jusqu'à la France et même aux îles Britanniques étaient liées par d'étroites affinités (73).

On le voit, les documents d'ordre anthropologique sont de nature à suggérer l'hypothèse d'une connexion entre le foyer paléolithique et le foyer égyptien.

L'étude des silex du nord de l'Afrique apporterait vraisemblablement des arguments nouveaux, mais il faudrait, pour exposer cette question, plus de temps que celui dont nous disposons encore (74). On verrait que les silex de la vallée du Nil se rattachent aisément, par leurs formes fondamentales, aux instruments de pierre découverts depuis le désert libyque jusqu'au Maroc. Peut-être démontrera-t-on un jour, plus clairement qu'il n'est possible de l'entrevoir aujourd'hui, que l'âge de la pierre s'est brusquement terminé en Égypte, avant d'avoir passé par les formes de l'évolution du néolithique européen. Les merveilleux couteaux en silex dont Boule caractérise « l'exceptionnelle beauté » en les appelant des « formes accomplies de la facture solutréenne » (75), s'atrophient rapidement au moment où vont apparaître les plus anciens monuments pharaoniques.

L'étude du problème de l'arc mériterait à son tour de retenir l'attention. L'arc des hiéroglyphes est à double courbure, suivant une forme originale encore en usage dans la partie nord-est de l'Afrique. A une époque difficile à déterminer, l'arc à simple courbure s'introduit en Égypte et nous savons qu'il vient probablement d'Asie. Dans les peintures néolithiques de l'Espagne, les scènes de chasse nous montrent les deux formes d'arcs côte à côte ; l'arc égyptien, parti du nord-est de l'Afrique, a, semble-t-il, longé la côte de la Méditerranée pour pénétrer dans la péninsule ibérique (76).

Van Gennep a, récemment encore, attiré l'attention sur l'importance du problème soulevé par l'étude des poteries peintes de l'Afrique du Nord, dont on a signalé les analogies frappantes avec des poteries préhistoriques d'Égypte. Il prend parti « pour l'explication de la survivance plutôt que pour la théorie des inventions indépendantes » (77). Mac-Iver, dès 1901, écrivait déjà : « On a vu que la poterie libyenne, telle qu'elle est représentée à titre de survivance parmi les modernes Kabyles, est si étroitement semblable à celle de l'Égypte préhistorique, au point de vue de la technique, du style, de la forme et de l'ornementation, qu'il est tout à fait raisonnable d'en déduire l'existence de rapports étroits entre les deux régions aux temps les plus anciens » (78).

Il reste enfin à examiner le point de vue artistique, qui est certai-

nement le plus séduisant, le plus intéressant, mais peut-être, par cela même, le plus trompeur. Il est remarquable de constater que dans les cavernes, comme en Egypte dans les tombeaux les plus anciens, les animaux sont représentés d'une manière réellement impeccable. Peut-on croire que la perfection artistique a été deux fois atteinte, indépendamment, et qu'on ait eu, chaque fois, recours à des solutions identiques, pour résoudre certains problèmes des représentations artistiques. Généralement, dans les cavernes, les animaux sont figurés de profil, mais cependant les cornes sont dessinées de face. On peut citer quelques rares exemples d'animaux tournant la tête vers l'arrière. Lisons quelques remarques à ce sujet de l'abbé Breuil, le sagace commentateur de cet art paléolithique. Il remarque la biche n° 23 de la Pasiëga « à la même attitude rétrospective que celle, de même technique, de Cavalanas. Les représentations rétrospectives, continue-t-il, sont toujours rares; mais on peut en citer de tous les moments de l'art paléolithique... Nous rappellerons encore l'analogie très grande dans le procédé figuratif de la ramure des cerfs et des cornes de bœufs, représentées de face dans des conditions assez spéciales, qui réunit ces images à celles des peintures rupestres de l'Espagne orientale et de quelques dessins de la grotte du Portel... Nous insistons d'autant plus volontiers sur ces caractères analogiques que nous y trouvons une confirmation des relations qui ont dû exister entre ces diverses provinces artistiques » (79).

Mais pourquoi raisonnerait-on d'une autre manière, lorsqu'on rencontre, dans les plus vieux tombeaux décorés de l'Egypte pharaonique des procédés de représentation absolument identiques? Veut-on parler de coïncidences? Mais n'est-il pas étrange que l'on assigne aux représentations paléolithiques, exactement le même rôle magique et religieux que l'on a reconnu aux représentations égyptiennes? Dans les cavernes, les peintures devaient favoriser, par contrainte magique, les desseins d'un peuple de chasseurs. Si nous les voyons disparaître à l'époque néolithique, c'est que les populations nouvelles n'avaient plus ni les mêmes croyances, ni les mêmes rites. En Egypte, au contraire, jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique, ces mêmes représentations doivent jouer, au bénéfice du mort, un rôle identique. Le développement des arts graphiques avait évidemment permis de multiplier les thèmes (80), mais les scènes de chasse et de pêche, d'éleveur du bétail, occupent toujours une place importante; et lorsque les sculpteurs égyptiens, décorant, par exemple, le temple d'Abou Gorab, représentaient la saillie du bétail, ils faisaient la même chose que les paléolithiques de la grotte du Tuc d'Audoubert modelant les deux fameux bisons (81).

Evidemment, la thèse que suppose une telle explication peut paraître très aventureuse. Mais nous ne pouvons cependant négliger les faits. Si des indications, empruntées successivement à l'anthropologie, à l'archéologie préhistorique, à l'étude comparée des rites et des conventions artistiques, nous amènent à deviner une connexion, très lointaine, entre l'Égypte primitive et les populations paléolithiques du sud-ouest de l'Europe, pourquoi se refuserait-on à chercher de ce côté l'explication du grand problème de la transmission de la civilisation ? (2*) Seule la collaboration des sciences diverses qui trouvent précisément leur point de convergence dans l'anthropologie préhistorique, pourra nous apporter des lumières plus précises et l'on regrettera que de tels problèmes ne passionnent pas davantage les chercheurs. Breasted, dans une de ses conférences, se plaignait avec beaucoup d'humour de ce que, lorsqu'on découvre dans un terrain ancien un os ayant appartenu à un animal, grand comme un lapin, une infinité de spécialistes se jetaient sur lui pour l'étudier sous tous ses aspects, tandis que les documents les plus précieux de l'histoire de la civilisation humaine réussissaient à peine à éveiller l'attention de quelques-uns.

On serait tenté de croire que seuls notre développement morphologique et notre constitution physique présentent de l'intérêt. Quand reconnaîtra-t-on que ce sont les degrés du perfectionnement de notre civilisation qui marquent précisément ce qui nous sépare d'avec la brute ? L'étude de ce lent progrès permet d'établir les étapes franchies, depuis la sauvagerie jusqu'à la barbarie, et depuis la barbarie jusqu'à la civilisation. Si nous avons pleinement conscience de ce fait, si nous cherchons à reconstituer, petit à petit, les lents progrès de l'humanité dans son ascension, si nous veillons, d'autre part, à ne rien laisser perdre de l'éclat de ces foyers qui se sont successivement allumés, nous aurons le droit, à notre époque moderne, de prétendre que nous sommes également de ces « coureurs qui transmettent les flambeaux de vie ».

1. J. CAPART, Conférence sur le Préhistorique égyptien (*Mémoires de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, T. XX, 1901-1902, VII, Bruxelles, 1904, 20 p. avec 12 fig. et 7 pl.; les Origines de la civilisation égyptienne. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles*, T. XXIII, 1914, pp. CXXXIII-CLXII, avec 7 figures et 16 planches.)

2. SIR ARTHUS EVANS, *New Archaeological Lights on the Origins of Civilisation in Europe: its Magdalenian forerunners in the South-West and Aegean Cradle.* (*British Association for the Advancement of Science.* Newcastle-on-Tyne, 1916, 23 p.)

3. J. H. BREASTED, The place of the near Orient in the career of man and the task of the american orientalist. (*Journal of the american oriental Society*, T. XXXIX, 1919, pp. 159-184.)

4. J. H. BREASTED, The oriental institute of the university of Chicago. (*The American Journal of Semitic Languages and Literatures*, T. XXXV, n° 4, juillet 1919, pp. 196-204.)

5. J. H. BREASTED, The origins of civilisation. (*The scientific Monthly*, octobre 1919, pp. 289-316; novembre 1919, pp. 416-432; décembre 1919, pp. 561-578; janvier 1920, pp. 87-106 ;février 1920, pp. 183-209; mars 1920, pp. 249-268, avec 134 fig.)

6. J. H. BREASTED, The new past. (*The University Record*, T. XI, n° 4, octobre 1920, pp. 237-256.)

7. G. MASPERO, La fête de frapper les Anou. (*Revue critique*, T LI, 1901, p. 442 réimprimé dans les *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, T VIII; dans la *Bibliothèque égyptologique*, T. XL, Paris 1916, p. 156.)

8. J. H. BREASTED, Ancients records of Egypt, Historical documents, T. I, Chicago 1906, pp. 332-337.

9. ERMAN, Ein Denkmal memphitischer Theologie, dans les *Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften* (philosophisch-historische Classe), Berlin, 1911, XLIII, p. 942).

10. A. M. BLACKMAN, The rock tombs of meir, Part. II, Londres 1915, pl. 4 et 26; A new chafter in the history of egyptian art. (*Discovery*, t. III, Londres, 1922, p. 37.)

11. R. LEPSIUS, Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien, *Ergänzungsband*, pl. VI. Leipzig, 1913; G. STEINDORFF, das Grab des T. Leipzig, 1913, pl. CX.

12. H. PIERON, Un tombeau égyptien à coupole sur pendentifs. (*Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, T. VI, 1908, pp. 173-177 et planches.)

13. U. HÆLSCHER, Das Grabdenkmal des Königs Chephren, Leipzig, 1912, p. 52.

14. L. BORCHARDT, Die Pyramiden. Ihre Entstehung und Entwicklung. Berlin, 1911, fig. p. 14.

15. CHAMPOLLION LE JEUNE, Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en 1828 et 1829. Paris 1833, p. 75 et pl. IV (Edition H. HARTLEBEN, dans la *Bibliothèque égyptologique*, T. XXXIX, Paris 1909, p. 132 et pl. IV.)

16. E. NAVILLE The temple of De'ir el Bahari, Part. II. Londres 1897, pl. XXX et XXXI.

17. W. R. LETHABY, Architecture: An Introduction to the history and theory of the art of building. (*Home University Library*, Londres, s.d.) Voir, en général, sur ce point, les documents réunis dans J. CAPART, L'Art Egyptien. I, L'Architecture. Bruxelles, 1922.

18. ALAN H. GARDINER, A new masterpiece of egyptian sculpture. (*Journal of Egyptian Archaeology*, T. IV, 1917, pp. 1-3, pl. I-II.)
19. H. FECHHEIMER, Die Plastik der Aegypter. Berlin 1920, pl. LXXX.
20. G. LEGRAIN, Statues et statuettes de rois et de particuliers (*Catalogue général du Musée du Caire*.) T. II. Le Caire, 1909, pl. IV.
21. N. de G. DAVIES, The Mastaba of Ptahhetep and Akhethetep. Part. I. Londres 1900, pl. VI à VIII.
22. W. M. F. PETRIE, Abydos, Part. I. Londres, 1902, pl. XIV-XIX. Un fragment de couteau à manche, en silex, se trouve encore dans un tombeau de la III^e dynastie. Voir J. E. QUIBELL, Excavations at Saqqara (1911-1912), The tomb of Hesy, Le Caire, 1913, pl. XXVIII, n^o 18.
23. W. M. F. PETRIE, Researches in Sinäi. Londres, 1906, pl. XLVII.
24. Reproduit dans E. AMELINEAU, Les nouvelles fouilles d'Abydos, 1895-1896. Compte rendu in-extenso, Paris, Leroux, 1899, pl. XXXI. Voir le *Report of the keeper of the Ashmolean Museum for the year 1904*. p. 3.
25. P. E. NEWBERRY, A glass chalice of Tuthmosis III. (*Journal of Egyptian Archaeology*, T. VI, 1920, pp. 159-160.)
26. F. M. BARBER, The mechanical Triumphs of the Ancient Egyptian. Londres, 1900; G. H. ZIMMER, Engineering of Antiquity. Londres, S. d. (1914).
27. R. CATON, The Harveian Oration. Londres, 1904. Voir J. CAPART, Le plus vieux traité scientifique du monde. (Académie royale de Belgique. *Bulletins de la Classe des Lettres*, 1922, pp. 338-340.)
28. L. BORCHARDT, Altägyptische Zeitmessung. (ERNST VON BASSERMANN-JORDAN, Die Geschichte der Zeitmessung und der Uhren, T. I, fasc. B. Berlin, 1920; K. SETHE, Die Zeitrechnung der alten Aegypter im Verhältnis zu der der anderen Völker. (*Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*. Philologisch-historische Klasse, 1919, pp. 287-320; 1920, pp. 28-55 et pp. 97-141.)
29. G. MASPERO, La progression numérique dans l'ennéade héliopolitaine. (*Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*. T. XXIII, 1901, p. 196-197, réimprimé dans les *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, T. VIII, dans la *Bibliothèque égyptologique*, T. XL. Paris 1916, p. 165-166.)
30. Voir le commentaire donné par G. MASPERO, Sur la Toute-Puissance de la parole. (*Recueil de travaux*, T. XXIV, 1902, pp. 168-175, réimprimé dans les *Etudes de Mythologie et d'Archéologie égyptiennes*, T. VIII, dans la *Bibliothèque égyptologique* T. XL. Paris 1916, pp. 177-191.)
- 31 Par exemple, aux Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, le n^o E. 1311, provenant de la tombe 1592 de Négadah, fouilles de Petrie. Sur le rôle des cauris en Egypte; voir : W. J. PERRY, The significance of the search

for amber in antiquity. (*Journal of the Manchester Egyptian and Oriental Society*, 1918-1919, pp. 71-80); H. E. WINLOCK, Notes on the Jewels from Lahun. (*Ancient Egypt.*, 1920, n° 3, p. 74-75 avec 8 fig.)

Voir dans J. DE MORGAN, Recherches sur les origines de l'Égypte. L'âge de la pierre et les métaux. Paris, 1896, p. 145, note I, la liste des coquilles de la mer Rouge rencontrées dans les tombes préhistoriques de la Haute-Égypte.

Mentionnons ici également le problème de l'étain, dès la première dynastie. Voir M. BERTHELOT, Archéologie et histoire des Sciences. Paris 1906, p. 15-16.

32. R. LEPSIUS, Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien, III^e partie, pl. CXXXVI et Ergänzungsband, pl. XLVIII.

33. CHAMPOLLION LE JEUNE, Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en 1828 et 1829, pp. 249-252. Voir Monuments de l'Égypte et de la Nubie, T. III, Paris, 1845, pl. CCXL.

34. A. MARIETTE, Les listes géographiques des pylônes de Karnak. Leipzig, 1875.

G. MASPERO, Les contes populaires de l'Égypte ancienne, 4^e édition. Paris (1911), p. 107.

36. J. CAPART, Les grands voyages à l'époque égyptienne. (*Revue de l'Université de Bruxelles*, novembre 1903, pp. 13-15.)

37. E. MEYER, Geschichte des Altertums, T. I, 2^e partie, 3^e édition. Berlin 1913, p. 51.

38. L. BORCHARDT, Das Grabdenkmal des Königs Sahure, T. II. Leipzig, 1913, pl. I.

39. Au sujet de ce détail ethnographique, voir O. BATES, The eastern Libyans. Londres, 1914, chap. VI, pp. 118 et suiv.

40. G. A. REISNER, The Royal Family of Ethiopia. (*Bulletin of the Museum of fine arts*. Boston. T. XIX, 1921, pp. 21-38, surtout pp. 26-28.)

41. On comparera avec intérêt les pointes de flèches libyennes reproduites à la page 28 de l'article cité dans la note précédente (voir aussi G. A. REISNER, Discovery of the Tombs of the Egyptian XXVth dynasty. (*Sudan notes and Records*, T. II 1919, pl. IV, fig. 1) et qui sont contemporaines de la XXV^e dynastie, avec celles qui ont été découvertes par Petrie dans les tombes royales de la I^{re} dynastie à Abydos: W. M. F. PETRIE, The royal tombs of the earliest dynasties, Part. II. Londres, 1901, pl. VI; J. DE MORGAN, Recherches sur les origines de l'Égypte. L'âge de la pierre et des métaux. Paris, 1896, pp. 126-129.

42. L. BORCHARDT, Königs Athotis asiastischer Feldzug (*Orientalische Studien Fritz Hommel gewidmet*, T. II, Leipzig, 1918 [Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft, 22^e année, 1917, pp. 342-345.])

43. W. M. F. PETRIE, The royal tombs of the earliest dynasties, Part. II, Londres 1901, pl. LIV. Comparez les vases faisant partie du butin asiatique dans: L. BORCHARDT, Das Grabdenkmal des Königs Sahure, T. II. Die Wandbilder, pl. III et p. 16.

44. G. DARESSY, Une représentation de vaisseaux phéniciens dans une tombe de la XVIII^e dynastie. (*Bulletin de l'Institut égyptien*, T. VI, 1895, pp. 73-78); une flottille phénicienne d'après une peinture égyptienne. (*Revue archéologique*, T. XXVII, 1895, pp. 286-292 avec 2 pl.)
45. SCHAEFER, Ein Bruchstück altägyptischer Annalen. Berlin, 1902, p. 30.
46. L. BORCHARDT. Das Grabdenkmal des Königs Sahure. T. II. Die Wandbilder pl. XI-XIII.
47. ALAN H. GARDINER, The Egyptian word for « dragoman ». (*Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, T. XXXVII, 1915, pp. 117-125); E. PEET, A further note on the Egyptian word for « dragoman » (*ibid.* p. 224).
48. K. SETHE, Zur ältesten Geschichte des ägyptischen Seeverkehrs mit Byblos und dem Libanongebiet. (*Zeitschrift für ägyptische Sprache*, T. XLV 1908, pp. 7-11.) Citons maintenant les importantes découvertes d'objets égyptiens de l'Ancien Empire dues aux fouilles de M. Montet à Byblos.
49. C. BUSLEY, Schiffe des Altertums. Berlin. (*Schiffbautechnische Gesellschaft*, XX^e ordentliche Hauptversammlung (21-23 novembre 1918), pp. 4-10, fig. 7-13.)
50. J. H. BREASTED, The origins of civilisation. (*The Scientific Monthly*, janvier 1920, fig. 85, p. 106.)
51. D. FIMMEN, Zeit und Dauer der Kretisch-mykenischen Kultur. Leipzig, 1909.
52. A. EVANS, New Archaeological Lights... Newcastle-on-Tyne, 1916, p. 18; A. EVANS The Palace of Minos, T. I, Londres, 1921, p. 16-17.
53. J. H. BREASTED. The origins of Civilisation. (*Scientific Monthly*, février 1920, fig. 88, 89, 91 et 93, pp. 184-187.)
54. E. POTTIER, Le palais du roi Minos. (*Revue de Paris*, 9^e année, n^o 5, mars 1902, pp. 193-194.)
55. G. MASPERO, Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. T. I, Paris, 1895, fig. de la p. 412 et p. 413, n^o 2. Je les ai publiées avec la même date dans l'Art et la parure féminine dans l'ancienne Egypte. (*Annales de la Société d'Archéologie de Bruxelles*, T. XXI, 1907, pl. III.) D'après les remarques de W. F. VON BISSING (*Sphinx*, T. XI, 1908, p. 198), j'ai reproduit deux des plaquettes avec la mention : « Empire Saïte (?) » dans l'Art Egyptien, 2^e série, Bruxelles 1911, pl. CXCI.
56. Burlington Fine Art Club. Catalogue of an exhibition of Ancient Egyptian Art. Londres 1921, pp. 113-114.
57. J. CAPART, Art Egyptien, pl. XIII et CLXXXVI.
58. J. H. BREASTED. The origins of Civilisation. (*Scientific Monthly*, mars 1920, fig. 119, p. 251.) Voir H. LECHAT, La Sculpture grecque. Paris, 1922, pp. 22 et 23.

59. D. MALLET, Les premiers établissements des Grecs en Egypte. (*Mémoires de la mission archéologique française au Caire*, T. XII, 1^{er} fasc. Paris, 1893.)

60. J. BREASTED. loc-cit., p. 252.

61. P. A. A. BÆSER, Beschrijving van de Egijptische verzameling in het rijksmuseum van oudheden te Leiden. T. VII, De monumenten von den saïtischen grieksch-romeinschen, en koptischen tijd. La Haye, 1915, pl. VI et VII; on doit cette remarque importante à F. Ll. Griffith. (*Journal of Egyptian archaeology*, T. III, 1916, p. 143.)

62. J. H. BREASTED, loc. cit. p. 252-253.

63. O. PUCHSTEIN, Die Ionische Säule. Leipzig, 1907; F. VON LUSCHAN, Entstehung und Herkunft der Ionischen Säule. Leipzig, 1912; voir encore J. BRAUN-VOGELSTEIN, Die Ionischen Säule. (*Jahrbuch des deutschen archaeolog. Instituts*, T. XXXV, 1920, pp. 1-48, 3 pl.)

64. Encyclopaedia Britannica, 11^e édition, s. v. Greek art.

65. E. POTTIER, Le dessin par ombre portée chez les Grecs. (*Revue des études grecques*, T. XI, 1898, pp. 359, 374, 375, 384.)

66. G. MASPERO, Causeries d'Egypte. Paris, 1907, p. 69.

67. A. EVANS, loc. cit., p. 6. On se rappellera le texte de Platon, *Leges*, p. 656 : « Il n'était permis (en Egypte) ni aux peintres, ni à aucun de ceux qui pratiquent les arts du dessin, de rien innover, en dehors des habitudes nationales. Cette interdiction subsiste jusqu'à présent et s'applique même à toute la musique. Si vous examinez la chose, vous trouverez (en Egypte) des peintures et des sculptures qui datent de dix mille ans (et quand je dis dix mille ans, ce n'est point par manière de parler, mais réellement), et celles-ci ne sont ni plus belles, ni plus laides que celles que l'on fait aujourd'hui et exécutées avec le même art. »

68. M. BOULE, Les hommes fossiles. Paris, 1921.

69. pp. 314-317.

70. p. 291.

71. p. 350.

72. p. 348.

73. pp. 342 et 390. Voir G. SERGI, *The Mediterranean Race*. Londres, 1901.

74. M. BOULE, pp. 374 et suiv. Voir en dernier lieu: C. G. SELIGMAN, The older Palaeolithic Age in Egypt. (*Journal of the royal anthropological Institute*, T. LI, 1921, pp. 115-153, pl. I-IV. Comparez M. REYGASSE, Nouvelles études de palethnologie maghrébine. Constantine, 1921; l'importance des découvertes de M. Reygasse, au point de vue du préhistorique égyptien, ressort de la discussion à la session de Liège de l'Institut International d'Anthropologie (25 juillet-1^{er} août 1921) : (Compte rendu dans la *Revue Anthropologique*, 31^e année, 1921, pp. 360-361.) Voir aussi dans la *Revue Archéologique*, 5^e série, t. XIV, 1921, pp. 421-422.

75. p. 380.

76. G. A. WAINWRIGHT, Ancient survivals in modern Africa. (*Bulletin de la Société Sultanieh de géographie*, T. IX, 1919, pp. 109-115 et 193-197. Voir en outre: E. BULANDA, Bogen und Pfeil bei den Völkern des Altertums. (*Abhandlungen des archäologisch-epigraphischen Seminars der Universität Wien*, fasc. XV (nouvelle série, fasc. II), Vienne, 1913, pp. 4-13 et fig. 1-10.)

77. A. VAN GENNEP, Recherches sur les poteries peintes de l'Afrique du nord. (*Varia Africana. II* (Harvard African studies II.) Cambridge Masse 1918, pp. 235-297 et pl. Voir spécialement p. 287.)

78. D. R. MACIVER et A. WILKIN, Libyan notes. Londres, 1901, p. 66. On pourrait examiner également la question des marques alphabétiques dans le bassin de la Méditerranée: W. M. F. PETRIE, The formation of the alphabet. (*British School of Archaeology in Egypt. Studies series*, vol. III); Londres, 1912; L'origine de l'alphabet (*Scientia*, T. XXIV, 1918, pp. 137-143). On pourrait considérer de même le rôle attribué au cheval libyen par W. RIDGEWAY, The crigin and influence of the thoroughbred horse. Cambridge, 1905, chap. IV, pp. 425-477.

79. BREUIL, OBERMAYER et ALCALDE DE RIO, La Pasiega a Puente-Viesgo. Monaco, 1913, p. 52.

L. KLEBS, Die Reliefs des alten Reiches. Material zur ägyptischen Kulturgeschichte. (*Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch historische Klasse*, Heidelberg, 1915.)

81. L. BORCHARDT, Das Re-Heiligtum des Königs Ne-wuser-re. (*Zeitschrift für ägyptische Sprache*, T. XXXVIII, 1900, pl. V); BEGOUEN, Les statues d'argile de la caverne du Tuc d'Audoubert (Arriège), (*Anthropologie*, t. XXIII, 1912, pp. 657-665, avec fig. et dans les *Compte rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1912, pp. 532-538, avec 3 pl.)

NOTES SUPPLÉMENTAIRES

1*) Voir également l'introduction de P. E. NEWBERRY dans le *Catalogue of an exhibition of ancient Egyptian Art*. Londres, Burlington Fine Arts Club, 1921.

G. MOELLER, dans son dernier travail, écrit quelques mois avant sa mort prématurée, *die Zeichen für « Westen » und « Osten » in der ägyptischen Hieroglyphenschrift* (Sitzungsberichte der Berliner Akademie der Wissenschaften, 1921), p. 170, concluait: « Il est clair que des gens, pour qui le pays des Libyens désignait l'Ouest et la péninsule sinaïtique l'Est, ne pouvaient être installés en Haute-Egypte. Le Delta était, à cette époque, le pays de haute civilisation. » Ce sont de précieuses confirmations de la thèse soutenue ici en 1914.

2*) Il n'est pas sans importance de trouver une conclusion semblable, précisée davantage encore dans le récent ouvrage du professeur R. A. S. MACALISTER, *A Text-Book of European Archaeology*, t. I, *the Palaeolithic Period*. Cambridge, 1921, pp. 576 et suivantes. Le professeur de Dublin cherche, en Afrique, le centre de dispersion des Aurignaciens; il nous montre trois courants de populations de même race, dont le premier, pénétrant par l'Espagne, fonde la civilisation aurignacienne de l'Europe. Le second descend dans la vallée du Nil, tandis que le troisième, passant par l'Abyssinie, puis traversant le détroit de Bab-el-Mandeb, donnerait naissance aux diverses civilisations sémitiques. Si cette hypothèse se vérifiait, il serait opportun d'examiner la question de savoir si les habitants de Pount, sur les côtes de la mer Rouge, ne constitueraient pas la preuve du passage, de ce côté, d'éléments apparentés originairement aux Egyptiens.
